

CARNET DE VOYAGE

AU CŒUR DE LA RUSSIE DE POUTINE

Kazan, la capitale du Tatarstan, arbore ouvertement, sans complexe et gêne, son islam, sa chrétienté et sa modernité. Ses habitants se livrent à une vie étrangement joyeuse. Carnet d'un voyage pas comme les autres.



Kazan (Russie)
correspondance particulière
Tahar Houchi

La Russie est en guerre depuis son invasion de l'Ukraine, le 24 février 2022. Les regards des médias internationaux sur cet immense pays sont plutôt critiques, pessimistes et alarmants.

Ils nous informent surtout sur la pression que subit son économie, sur la répression qui s'abat sur les opposants aux choix politiques du président Poutine et, par conséquent, sur la dépression qui agrippe les citoyens russes. Très peu d'informations nous parviennent de l'intérieur, rares ceux qui savent comment réellement les Russes vivent cette crise géostratégique internationale dans laquelle leur pays s'est enlégé. Impressions de voyage.

Nous y sommes rendus et nous pouvons affirmer que l'avis porté par les médias internationaux sur le pays de Dostoïevski n'est pas totalement faux, mais la situation n'est pas si dramatique que l'on a voulu nous le faire croire. La normalité de la vie des Russes est similaire à celle de leurs «ennemis» en Europe occidentale, voire même la vie est un peu plus détendue, car les Russes se livrent à une vie étrangement joyeuse et insoucieuse. Lundi, 6 septembre, 18 heures. Notre avion atterrit à l'aéroport international de Kazan,

capitale de Tatarstan. C'est l'une des Républiques les plus importantes de la Fédération de Russie. Le contrôle de police est très strict et les «pafistes», aux visages inexpressifs, réservent un accueil plutôt froid au visiteur qui se risque à venir, en ces moments de tensions, dans le pays de Poutine.

Nous sentons déjà l'effet de la guerre. A Moscou, elle est plus visible. Sofiane, un réalisateur algérien venu présenter son film au festival de Kazan, a affirmé qu'il a été privé de sa connexion Internet, pendant plusieurs heures, à son arrivée.

Autres signes de la crise se remarquent dans le faible trafic des voyageurs étrangers, dans les «Duty Free», où les étagères des boutiques de vente des produits de luxe en provenance de l'Europe occidentale, et dont raffolent les Russes, sont étrangement vides. Point d'enseignes internationales également. Ici, la guerre s'affiche discrètement au voyageur étranger.

Une ville chrétienne, musulmane et moderne

La route menant vers la ville de Kazan est fluide et très peu fréquentée. Le centre-ville est désert. Ce qui est normal pour un jour de semaine. Mais le visiteur risque à tort de prendre cela pour un signe de dépression sociale. Pour le reste, tout semble fonctionner normalement. Très vite, on découvre l'impact des sanctions qui, en réalité, pénalisent plus le touriste que les citoyens. Les nombreux invités de plusieurs nationalités, arrivés en vague en Tatarie, pour participer à la 20e édition de Kazan International Film Festival «Altyn minbar», présidé par le grand mufti de Russie, apprennent, avec déception, que leurs nombreuses cartes ban-

caires ne fonctionnent pas. Cela leur impose, donc, des va-et-vient vers les banques, pour se procurer des roubles.

Le lendemain, dès les premières heures, la rue Bauman, artère centrale, piétonnière et emblématique de la ville de Kazan, s'anime peu à peu. Elle coupe la ville sur environ 2 kilomètres : elle commence au Kremlin et se termine à la Place Tokai. Elle est bordée par des bancs, des restaurants, des bars et des magasins qui rivalisent en originalité, en beauté et en modernité. La Mosquée Qolsharif, dominant le Kremlin, veille sur elle.

L'attention du touriste qui la traverse est rapidement attirée par les groupes de filles, dont certaines portent joyeusement des tenues légères et d'autres fièrement voilées, défilant en procession le long de l'artère animée. On remarque aussi les lieux de cultes chrétiens qui apportent sobriété à cette rue qui affiche avec insolence sa beauté et son arrogance aux citoyens russes, aux modestes salaires, vu les prix dissuasifs affichés.

C'est ainsi que Kazan arbore ouvertement, sans complexe et gêne, son islam, sa chrétienté et sa modernité. Ce fait qui surprend le touriste, de prime abord, relève du naturel, voire du banal, pour les Kazanais. «Ici on vit et on meurt ensemble», affirme, Elena, notre guide.

La vie culturelle dans la ville est dense. Plusieurs événements sont annoncés, dont une prochaine rencontre des pays du Brics. Le festival évoqué ne semble pas être le plus important, même si toute l'attention lui est accordée. Plus d'une centaine de films, en provenance de plus de 40 pays musulmans, sont alignés.

Difficile de ne pas voir en cet événement l'habileté avec laquelle le pays du «Grand Ours» gère, valorise et fructifie ses relations avec les pays du monde islamique. En effet, les pays arabes côtoient ceux de l'Asie centrale et d'Afrique subsaharienne. Le réalisateur sénégalais Moussa Touré est subjugué par la richesse de ce festival. «Ce pays m'inspire beaucoup. D'ailleurs, j'ai déjà entamé

■ ■ ■



■ ■ ■

l'écriture d'un scénario dont l'histoire va se dérouler entre le Sénégal et Kazan», nous a-t-il confié. La fréquentation publique est relativement dense, en fonction des heures. «Les projections du matin sont peu fréquentées, car les gens travaillent», précise Svetlana, une bénévole du festival. Et elle ajoute : «A contrario, lors de celles du soir, notamment du vendredi et du samedi, il nous arrive de refuser du monde.» Une telle manifestation sert aussi à donner un sentiment de normalité de la vie aux citoyens. Et ces derniers s'adonnent avec voracité à la consommation de la pléthorique offre culturelle de la ville. L'art aidant, la vie quotidienne se déroule normalement et tranquillement, durant toute la semaine. Mis à part la cherté de la vie, le manque de produits d'Europe occidentale et l'impact des sanctions sur l'usage des cartes bancaires internationales, le touriste a tendance à oublier que le pays est officiellement en guerre. Ainsi, les politiques concrétisent l'idée de Dostoïevski selon laquelle «L'art sauvera le monde.»

Froidure des jours, chaleur des nuits

Dès le vendredi soir, la ville s'enflamme. Les rues se noircissent de fêtards qui convergent vers la rue centrale. Les saltimbanques, les artistes de rue et les musiciens, chacun à sa manière, prennent place pour offrir du divertissement et de la joie à un public conquis et conquérant. Les terrasses des restaurants se remplissent, les mains se livrent avec joie à des va-et-vient entre des assiettes copieuses et des verres de boissons alcoolisées, et des bouches voraces. En quelques heures, les esprits échauffés se livrent à des fusions de joies, des danses improvisées et des éclats de

rire qui se noient dans le brouhaha des terrasses mitoyennes. Du ciel, cela ressemblerait à une symphonie chaotique. A Moscou, les réalisateurs marocains, Jaouad et Aziz, accompagnés de Sofiane, le réalisateur algérien, témoignent que la vie est encore plus intense. «La ville ne dort jamais, le défilé de voitures de luxes est incessant, les groupes de jeunes, tels des essaims d'abeilles, volent d'un bar à un autre et les musiques ne se taisent jamais dans les nombreux espaces de divertissement nocturne», décrit, non sans étonnement, Sofiane. Cette vie trépidante se présente comme un antidote à la guerre. Chacun matérialise à sa façon l'idée de l'auteur du *Crime et Châtiment* : «Vivre n'importe comment, mais vivre !». Vers 23 heures, les espaces de fêtes nocturnes commencent à avaler des jeunes, en vagues. Les intérieurs sont variés, mais tous offrent les mêmes services : des pistes de danses enflammées, sur lesquelles on se livre à des danses endiablées, des comptoirs remplis de boissons alcoolisées locales, des shows aussi burlesques et électriques qu'érotiques et des karaokés. Ainsi, les groupes de jeunes chantent à gorges déployées et se frottent les uns aux autres. Tout cela se passe au moment où de jeunes russes guerroient au front. Personne n'y pense. Et quand on pose la question, on obtient des réponses aussi spontanées que déconcertantes.

Dimitri, un jeune propriétaire d'un bar, nous tient ce langage : «Nous sommes à peu près 100 millions de Russes et nous avons un million de professionnels, bien payés, qui font bien leur job. Nous les soutenons pendant que nous continuons à vivre, parfois ivres». Elena, son employée, renchérit : «Nous sommes un grand pays et nous sommes patriotes». Cet avis, cependant, n'est pas partagé par Murat qui passe son temps à lécher les vitrines de la rue commerçante.

Il ne rêve que de quitter le pays. «La vie devient impossible ici, trop dur et trop cher. Les modestes personnes comme moi, sont condamnées à travailler pour des salaires de misère ou de quitter le pays, quand elles ne sont pas appelées sous les drapeaux.» Cernés de tous les côtés, les uns cherchent le salut dans l'ivresse et l'oubli, les autres dans un petit espoir de rejoindre un ciel rêvé clément, car «Vivre sans espoir, c'est cesser de vivre.», écrit l'auteur de «Les pauvres gens.» Les plus âgés qui supportent mal ces nuits arrosées et endiablées, on les trouve durant la journée à la Marina. Ils y viennent profiter du calme olympien régnant et des dernières manifestations de l'astre solaire, avant son exil hivernal, qui sera chassé bientôt par le froid glacial pouvant atteindre les moins 30 degrés. Ainsi, la vie quotidienne ne laisse entrevoir aucun signe de la bruyante guerre.

L'invisible bruyante guerre

Les médias également ont tendance à l'évoquer d'une manière discrète au point que son évocation surprend les gens. La guerre est presque noyée dans le silence des médias et de la vie festive, arrosée avec de la bière et de la Vodka. Pourtant, certains ont du mal à l'ignorer.

C'est le cas de Catarina qui travaille à la gare centrale de Kazan. «C'est vrai que l'on parle peu dans les médias de la guerre, mais ses éclats nous éclaboussent chaque jour», reconnaît-elle. «Nous voyons de temps à autre un jeune unijambiste, une tête bandée, une main estropiée. Par pudeur, nous ne demandons rien, mais nous comprenons aisément que nous avons affaire à des blessés de guerre», conclut-elle. En effet, les signes de

■ ■ ■

■■■

la guerre sont à chercher comme Sherlock Holmes cherche les indices du crime, pourtant ils sont là, bien présents.

Cela n'empêche, cependant, pas les Russes de vivre intensément : travailler toute la semaine et faire la fête avec démesure, durant tout le week-end. Ainsi, la guerre devient une banalité, comme l'a écrit l'auteur des Frères Karamazov : «Un être qui s'habitue à tout, voilà la meilleure définition qu'on puisse donner de l'homme.» Le visiteur déambulant dans la ville remarque facilement la place de la culture et de l'histoire, à travers les œuvres artistiques parsemées dans la ville : des statues, des monuments historiques et des minarets de belles mosquées, aux couleurs blanches éclatantes, qui rivalisent avec ceux des églises aux couleurs ternes. Il constatera aussi les visages basanés, voire noirs, qui tranchent avec ceux des Russes.

Ces visages constituent les contingents d'étudiants africains et maghrébins qui ont fait de la Russie, vu le durcissement de l'accès à l'Europe, une terre de prédilection. Ils y voient un eldorado du savoir qui détrône celui de l'Europe occidentale.

L'eldorado des étudiants africains et maghrébins

Ils viennent étudier l'informatique, la biologie, la médecine, l'ingénierie... C'est aussi une aubaine pour le pays pour renforcer ses relations avec ce monde autrefois acquis pour le Vieux continent. C'est le cas d'Amadou, un étudiant malien, en deuxième cycle en informatique, qui trouve son bonheur dans le pays des Tatars. «Ici, la vie n'est pas chère. Cette ville m'offre beaucoup de facilités en matière de logement, d'accès au savoir et d'entretien», nous explique-t-il. Thiziri, étudiante algérienne en biologie, est arrivée à Kazan, en suivant son oncle. «Outre cette facilité d'avoir un point de chute, ce pays nous offre le confort de ne pas être l'objet de racisme, comme cela arrive en France», commente-t-elle. Et elle ajoute : «Il y a beaucoup de petits boulots qui nous permettent de financer nos études».

Sur le plan social, les Russes sont bienveillants, chaleureux et amicaux. On s'intègre facilement. Liza, étudiante tunisienne, confirme la facilité de l'intégration sociale. «Je me suis fait un cercle d'amis facilement et rapidement. Les gens ici ne mettent pas de barrières», se réjouit-elle. Tous ces étudiants ne sont pas préparés pourtant à vivre dans ce pays dont la langue leur est totalement étrangère, l'hiver leur est un supplice tant les températures hivernales sont extrêmement basses, et leur mode de vie est diamétralement opposé. Pourtant, tout cela ne constitue pas un obstacle infranchissable. La langue

est vite apprise et l'hiver est rapidement apprivoisé. Il reste un élément dont tout le monde se plaint : la nourriture. Pour cela, comme Liza nous l'affirme, la solution est vite trouvée : «Même si la nourriture russe n'est pas terrible, je cuisine régulièrement tous mes plats préférés chez moi», nous dit-elle.

Un chemin paradisiaque sans issue

De toutes ces difficultés, les étudiants affirment leur enchantement devant la tolérance et l'ouverture d'esprit de la République de Tatarstan qui sont des éléments motivants et encourageants à aller de l'avant.

Même si la facilité de se procurer un diplôme est réelle, l'après-certification demeure un

étudiants étrangers se retrouvent devant un dilemme : rentrer chez soi pour une réadaptation risquée ou rester en affrontant la lourde machine administrative qui broie impitoyablement.

Le mariage reste souvent le salut, car la voie de la légalisation via un contrat de travail est évitée par les patrons qui sont amenés à payer des taxes. Ainsi, cette voie sans issue conduit inévitablement certains à verser dans l'illégalité qui fait prospérer les patrons et l'économie russe, et dessine une chronique d'un drame annoncé.

Très tôt le matin, nous prenons la route vers l'aéroport. Les artères de la ville sont vides, le vrombissement du moteur nous fait penser aux bruits des hélices d'hélicoptères qui tournoient à la frontière ukrano-russes. La ville peine à s'éveiller ; la guerre mur-



problème. En effet, à la fin des études, les étudiants étrangers se retrouvent devant un dilemme : rentrer chez soi pour une réadaptation risquée ou rester en affrontant la lourde machine administrative qui broie impitoyablement. Le mariage reste souvent le salut, car la voie de la légalisation via un contrat de travail est évitée par les patrons qui sont amenés à payer des taxes. Ainsi, cette voie sans issue conduit inévitablement certains à verser dans l'illégalité qui fait prospérer les patrons et l'économie russe, et dessine une chronique d'un drame annoncé. Très tôt le matin, nous prenons la route vers l'aéroport. Les artères de la ville sont vides, le vrombissement du moteur nous fait penser aux bruits des hélices d'hélicoptères qui tournoient à la frontière ukrano-russe. La ville peine à s'éveiller ; la guerre murmure ; la conscience des Russes sommeille. Même si la facilité de se procurer un diplôme est réelle, l'après-certification demeure un problème. En effet, à la fin des études, les

mure ; la conscience des Russes sommeille ; l'espoir des étudiants étrangers scintille.. Pendant que ces pensées se bousculent dans notre esprit, le long de la route, quelques arbres, alignés à équidistance l'un de l'autre, défilent devant nos yeux, à travers la fenêtre, à l'instar de militaires de retour d'un champ de bataille. L'avion prend son élan, s'envole et les passagers espèrent ne pas croiser un drone ukrainien. Si vous lisez ces lignes, c'est que les vœux de ces passagers ont été exaucés. Ceux des prochains sont incertains. Nous atterrissons en Europe et nous remarquons que les gens ne sont pas différents des Russes, si ce n'est l'insouciance de ces derniers. Ainsi les citoyens du monde, les uns sous un tapage médiatique assourdissant, les autres sous un silence tapageur, cèdent leur pouvoir aux politiques qui mènent ce monde à leur guise. Pendant ce temps, chacun cultive l'espoir d'un monde meilleur, car «Vivre sans espoir, c'est cesser de vivre.» Ainsi disait Fiodor Dostoïevski. ■

T. H.